

Klein La métapsychologie kleinienne

PREMIÈRE PARTIE: LE MODÈLE KLEINIEN: MÉCANISME ET PHÉNOMÉNOLOGIE.

POINT DE VUE MÉCANISTE
LE ÇA:
LE MOI
LE SURMOI.
L'INCONSCIENT ET LA PREMIÈRE TOPIQUE.

DEUXIÈME PARTIE: LE MODÈLE KLEINIEN: MÉCANISME ET PHÉNOMÉNOLOGIE.

POINT DE VUE PHÉNOMÉNOLOGIQUE.
LA NOTION D'OBJET
LE FANTASME.
LE MONDE INTERNE.
LA THÉORIE DES PULSIONS ET LE PROBLÈME DE L'ANGOISSE

CONCLUSION

Une étude attentive de la littérature portant sur l'oeuvre de Melanie Klein nous amène à émettre l'opinion que la majorité des critiques formulées à son endroit achoppe à saisir la théorie kleinienne en profondeur. Si cette situation est parfois le fait d'un manque de connaissance du sujet, il n'en est pas toujours de même. Nous croyons qu'il règne dans l'oeuvre de Klein une grande confusion et que c'est probablement là une raison importante de la position ambiguë que cette théorie occupe au sein de la psychanalyse. Depuis Freud, et dans l'oeuvre même de Freud, la psychanalyse ne s'est pas développée selon une ligne plus ou moins droite, mais selon un grand nombre de lignes zigzaguant dans toutes les directions et se recoupant à différents endroits. À défaut de se retrouver devant un câble bien tressé, nous sommes face à un écheveau emmêlé qui se complexifie constamment.

La théorie analytique semble avoir été depuis les débuts de son élaboration un amalgame de théories personnelles qui se regroupent sous la tutelle de certaines prémisses communes. Il n'est certes pas facile de déterminer quelles sont ces prémisses et ce n'est d'ailleurs pas notre propos de tenter de le faire.

Nous tenterons plutôt dans ce texte de préciser le point de vue de Klein en psychanalyse, en soulignant les hésitations et les contradictions que nous rencontrerons et en en tentant une interprétation à la lumière de son oeuvre. Dans "Analyse terminée et analyse interminable", lorsque Freud (1937) butte sur un obstacle qui lui paraît infranchissable, il écrit: Il faut donc que la sorcière s'en mêle. La sorcière métapsychologie, s'entend. Sans spéculations,

théorisations-- je me laisserais presque aller à dire: sans imagination--, impossible d'avancer d'un pas. (p. 379)

Nous allons à notre tour suivre son conseil et poursuivre notre étude par l'examen du point de vue kleinien à propos de la métapsychologie ; ou plutôt à propos de ce que nous appellerons la métapsychologie kleinienne. Nous devons toutefois avertir le lecteur que dans ce texte, nous mettrons l'accent sur ce en quoi Melanie Klein se différencie de Freud et du courant principal de la psychanalyse. Ce biais, introduit pour les besoins de la rhétorique ne doit pas fausser le jugement, mais contribuer à souligner les points les plus importants de notre discussion. .

Première partie

LE MODÈLE KLEINIEN: MÉCANISME ET PHÉNOMÉNOLOGIE: POINT DE VUE MÉCANISTE

Si de nombreux auteurs se sont penchés sur l'oeuvre de Freud, il n'en est pas de même pour Melanie Klein. Les gens qui se sont interrogés sur la psychanalyse ont presque tous limité leurs études à l'oeuvre de Freud. Dans les meilleurs cas, nous pouvons retrouver un bref passage portant sur Klein.

D'autre part, les réflexions sur Klein qui jalonnent les écrits des psychanalystes depuis plusieurs années, sont souvent limitées à une rapide comparaison de stades de développement, de conception du moi et du surmoi, des relations objectales et du complexe d'Oedipe. De toutes ces critiques se dégage selon nous une grande confusion.

Nous inclinons à penser que freudiens et kleinien sont plus éloignés qu'ils ne semblent le croire et que malgré un langage qui est à peu de choses près le même, les deux groupes parlent de choses très différentes. Ricoeur a bien raison de placer Klein dans le groupe des disciples de Freud qui sont devenus des créateurs, groupe qu'il distingue des continuateurs de Freud.

De nombreuses différences entre le style des deux auteurs viennent contribuer à mêler les cartes. Freud a été le premier, il a ouvert plusieurs voies et publié une oeuvre considérable. Freud était préoccupé de systématisation et de logique. Il portait beaucoup de soin à expliquer et défendre sa théorie, utilisant avec brio son talent littéraire pour s'adresser à un vaste public.

Pour sa part, Melanie Klein est arrivée à la psychanalyse plus modestement. Élève de Ferenczi puis d'Abraham, mais avant tout élève de Freud, ses travaux se sont développés sous la tutelle de ceux qu'elle a toujours reconnus comme étant ses maîtres. Ses textes, écrits dans un style parfois lourd et saccadé, portent surtout sur son travail clinique. Son seul souci semble d'être fidèle dans ses idées au matériel que lui livrent ses patients de tout âge.

Comme le souligne Meltzer, chez Klein, contrairement à ce que l'on observe chez Freud, les développements théoriques suivent souvent de loin les percées effectuées au niveau de la clinique. Pour ces raisons, l'oeuvre de Klein n'a pas attiré l'attention des gens qui traitent de la psychanalyse sans être des cliniciens. Les implications remarquables des théories de Freud sur la pensée du vingtième siècle, sont étrangères aux travaux de Klein qui sont demeurés inconnus du public.

Nous pouvons dégager deux modèles des travaux de Freud: un modèle neurophysiologique, que nous pouvons dire mécaniste, et un modèle phénoménologique dont on trouve trace dans sa clinique. Chez Klein, nous retrouverons ces deux modèles mais dans des proportions inverses à ce que l'on retrouve chez Freud. Nous avons prétendu que les points de vue mécanistes et phénoménologiques se retrouvaient tous deux dans l'oeuvre de Klein. Nous allons maintenant démontrer notre thèse. Nous nous inspirons pour ce faire du remarquable article de Nigel Mackay où il écrit::

the question to sort out are:

What kind of theory is Klein's? Do her metapsychology and her method of explaining follow Freud's into the natural science model and the problem of reification?

Ce sont à ces mêmes questions que nous allons tenter d'apporter une réponse.

Nous avons parlé à plusieurs reprises de confusion dans l'oeuvre de Klein; c'est maintenant que nous allons élaborer notre pensée. La position ambiguë de Klein en tant que créatrice d'une théorie, mais qui se veut un disciple "orthodoxe" de Freud, entraîne une impasse. Mackay écrit:

The confusion this brings about is that... she does not realize how much she has departed from Freud's model of the mind. Because of her sense of continuity with Freud's work, she does not try to rewrite psychoanalytic theory. She makes ad hoc adjustments and conveys them in occasional papers.

Il poursuit sur le sujet qui nous intéresse en particulier:

She retains much of the Freudian metapsychological terminology. But whether she actually conceives of the mental structures and drives in the same way is another matter.

En gardant en tête les propos de Mackay, examinons les idées kleiniennes en portant d'abord notre attention sur ce qui se rapproche de Freud dans sa théorie: les trois grandes structures de la deuxième topique et le concept d'inconscient. Nous réservons la discussion de la théorie des pulsions pour plus tard, dans le but d'éviter le plus possible les répétitions.

LE ÇA:

Le ça tire son origine des idées de Georg Groddeck. Cet auteur dont la clinique se faisait surtout auprès d'une clientèle atteinte de maladie "physique" (cancer, phtisie,...) et non de névroses, formula une conception organique du ça, une conception quasi-moniste où le moi est passif devant le ça.

Freud élabore pour sa part une conception d'un "ça civilisé, bourgeois, dépossédé de la mystique" mais qui garde ses contacts avec le somatique. Introduit en 1923, ce concept de base de la triade structurale restera souvent dans l'ombre. Le ça, c'est le corps, dirions-nous, aussi, il échappe à l'investigation psychanalytique. Dans L'abrégé de psychanalyse(1940), Freud écrit à propos du ça:

...son contenu comprend tout ce que l'être apporte, tout ce qui a été constitutionnellement déterminé, donc avant tout les pulsions émanées de l'organisation somatique et qui trouvent dans le ça, sous des formes qui nous restent inconnues, un premier mode d'expression psychique.

Dans l'oeuvre de Melanie Klein, qui commence à prendre forme juste au moment où Freud établit sa deuxième topique, nous retrouvons cette même conception du ça. Le terme lui-même n'apparaît qu'en 1929, mais son contenu, pourrions-nous dire, la pulsion, est présent dès le premier texte de Klein.

Dans "The mutual influences in the development of Ego and Id", Klein (1952d) écrivait:

it is inherent in Freud's conception of the life and death instincts that the Id as the reservoir of the instincts operates ab initio. With this conception I fully agree. (p. 51)

Cette citation pourrait permettre de situer Klein dans un freudisme "orthodoxe" si ce n'était que pour un lecteur attentif, cette phrase sonne faux dans l'oeuvre kleinienne et apparaît plus comme un serment d'obéissance à la doctrine freudienne qu'un véritable exposé de sa théorie.

Déjà, dans "Sur le développement du fonctionnement psychique" (1957), le concept du ça glisse lentement. De réservoir des pulsions, il devient graduellement la pulsion elle-même. Elle écrit:

Le fait que j'identifie le ça aux deux pulsions est un élément de ma théorie. Freud, en de nombreux endroits, a parlé du ça, mais il y a certaines incohérences dans ses définitions.(p. 14)

Il s'est donc produit un glissement de sens à propos du ça et même si Klein continue à utiliser le terme (assez rarement), elle l'a vidé de son sens pour en faire un simple synonyme de la pulsion. Il ne pouvait en être autrement, à moins pour Klein de transformer sa théorie en entier ou de se démarquer officiellement de Freud et d'être alors fort probablement accusé de déviationnisme puis mise au ban. Nous ne croyons pas que ce soit par choix politique que Klein ait opté (bien involontairement) pour la première alternative. Elle ne s'est tout simplement pas aperçue, comme la quasi totalité de ceux qui l'ont suivie, de la portée de ses propres idées.

Nous avons dit qu'il ne pouvait en être autrement, et pour cause, puisque, comme l'écrit Petot dans les textes de Klein...

Le conflit psychique n'est jamais un conflit du moi contre les pulsions, il est toujours un conflit de la pulsion de vie contre la pulsion de mort.

Il ne peut dans ce contexte exister une même source, un même réservoir pour ces pulsions, car il est à parier qu'une telle "marmite pleine d'émotions bouillonnantes" exploserait rapidement sous la pression. Surtout, il est difficile d'imaginer une topique à trois structures où les conflits sont internes à une structure et n'ont pas de liens avec les deux autres membres de la triade.

Le conflit, conçu chez Klein comme opposant deux types de pulsions, n'est pas sans rappeler certains textes de Freud, dont "Pour introduire le narcissisme"(1914c), où le conflit

est situé entre les pulsions du moi et les pulsions sexuelles. Quand Freud remaniera sa théorie pour postuler les pulsions de vie et de mort (1920b), ces pulsions se verront regroupées dans le ça, d'où, tant l'une que l'autre, s'oppose au moi, car pour lui, l'Éros est aussi dangereux que le Thanatos. Mais, chez Klein, répétons-le, le conflit oppose directement les pulsions de vie aux pulsions de mort, les premières étant identifiées à l'amour et les secondes à la haine.

De plus, le ça tel que conçu par Freud n'est pas compatible avec l'idée du psychisme imaginé comme un monde interne peuplé d'objets fantasmatiques. Le ça ne peut être représenté par des objets venus du monde externe, aussi, il était impossible pour Klein de conserver ce terme dans sa théorie sans entraîner une grande confusion.

C'est pourtant ce qu'elle a fait.

LE MOI

Le concept de moi, en psychanalyse, occupe aujourd'hui un rôle central dans les différentes théories. Il n'est pas surprenant que de nombreux auteurs y aient consacré d'importants ouvrages dont certains sont devenus des classiques. L'unanimité toutefois est loin d'être faite entre les différents courants. En fait, c'est devenu un des points les plus chauds en psychanalyse et c'est souvent sur ce sujet que se démarquent et s'opposent les différentes écoles.

Il faut préciser que l'on retrouve au moins deux utilisations différentes de ce mot dans l'oeuvre de Freud, deux conceptions qu'il est parfois difficile de départager. Grossièrement, nous pouvons dire que le terme "moi" utilisé avant les années vingt correspond au concept philosophique et recouvre l'ensemble de la personne. À partir du texte de 1923, le moi devient une structure psychique, opposée au ça et au surmoi, et ayant certaines fonctions plus ou moins précises.

Dans l'"Abrégé de psychanalyse" (1940), Freud écrit:

Sous l'influence du monde extérieur réel qui nous environne, une fraction du ça subit une évolution particulière. À partir de la couche corticale originelle pourvue d'organes aptes à percevoir les excitations ainsi qu'à se protéger contre elles, une organisation spéciale s'établit qui, dès lors, va servir d'intermédiaire entre le ça et l'extérieur. C'est à cette fraction de notre psychisme que nous donnons le nom de moi. (p. 4)

S'il est difficile de cerner la notion de moi chez Freud, c'est une tâche encore plus délicate de le faire dans l'oeuvre de Klein qui en est partiellement issue.

Plusieurs auteurs ont noté l'ambiguïté de l'utilisation des termes de soi (self) et de moi dans les textes de Klein, en particulier dans les "Notes sur quelques mécanismes schizoïdes" (1946), où le processus d'identification projective est décrit aussi bien comme impliquant une partie du moi que du soi, les deux termes semblant équivalents. Pour ajouter à la confusion, dans un autre article (1959), Klein distingue les deux concepts ainsi:

Selon Freud, le moi est la partie organisée du soi, constamment influencé par les incitations pulsionnelles mais les gardant sous son contrôle grâce au refoulement; le moi dirige toutes les activités, établit et maintient la relation avec le monde extérieur. Le soi

couvre l'ensemble de la personnalité et comprend non seulement le moi mais toute la vie pulsionnelle que Freud a désignée par le terme de ça. (p. 100)

La distinction que Klein fait dans cette citation entre le moi et le soi sera reprise par Rosenfeld et Segal dans leurs tentatives d'éclairer le vocabulaire kleinien. Ces définitions du moi et du soi sont en correspondance avec les idées généralement admises en psychanalyse à ce propos. Nous soutiendrons toutefois qu'elles ne sont pas conséquentes avec les idées de Klein elle-même.

Dans son plus récent livre consacré à l'oeuvre de Klein, Hanna Segal consacre un chapitre entier à la théorie structurale du psychisme et aux implications des idées de Melanie Klein sur cette théorie. Nous devons dire que nos conclusions personnelles sont assez loin de celles de Segal. Loin d'enrichir la conception structurale du psychisme telle que proposée par Freud, Klein a selon nous provoqué l'éclatement des différentes instances dont elle n'a conservé que le nom. Du moment qu'elle emprunte un langage théorique, Klein utilise le vocabulaire freudien. Elle "traduit" ses idées par des termes qui n'y correspondent pas vraiment sans s'apercevoir de la confusion de ses propos.

Meltzer écrit justement:

One can hardly ascribe naïveté to such an astute woman; one must assume that the philosophy of science did not really interest her. The laws of evidence; the distinction between description, model, theory and notational system; the different classes of definitory statements--- none of this concerned her. This was partly a matter of modesty, for she clearly considered her work to be merely a filling-out and clarification of Freud's and never recognized the huge leap she had made in method or model of the mind.

Melanie Klein soutient, très tôt dans son oeuvre, que le moi existe dès la naissance et qu'en particulier lui est dévolue la tâche de "défléchir" la pulsion de mort vers l'extérieur. Le moi est poussé à l'action par la pulsion de vie qui demeurera par la suite sa source énergétique (si le terme n'avait pas déjà un sens autre, on pourrait parler d'une pulsion du moi). L'introjection du sein vient former les noyaux du moi et du surmoi. Les processus de clivage, projection et introjection viendront enrichir le moi et adoucir le surmoi, entraînant une plus grande intégration et un développement harmonieux. C'est un processus simple, clair et très mécanique, du moins dans sa description.

L'aperçu schématique, presque caricatural que nous venons de donner de la théorie kleinienne, nous le retrouvons avec quelques variantes dans plusieurs de ses textes. Il ne va pourtant pas sans contradictions majeures.

Laissons de côté pour l'instant la théorie des pulsions que nous aborderons plus loin. Examinons un peu la formation du moi, dès son origine. Une première chose nous frappe alors: le moi ne se forme pas, il existe dès l'origine. Une telle affirmation résoudrait le problème de la formation du moi si Klein ne soutenait pas du même souffle, que c'est le bon objet introjecté (avec clivage et idéalisation, ce qui est très important) qui vient former le noyau du moi. Il semble aussi curieux que ce soit l'objet qui constitue le noyau du moi, d'autant plus que le moi est aussi décrit comme contenant les objets internes.

Il apparaît rapidement que plus nous approfondissons la conception du moi chez Klein, plus nous devons affronter confusion, paradoxe et contre-sens. L'expérience nous a appris que

dans ces cas, la solution doit se trouver dans la dérivation qu'a probablement suivi le sens du mot sans que nous ne l'ayons reconnu.

Le moi chez Klein est relié à deux modèles distincts: celui de Freud, où le moi est alors vu comme étant en relation avec les pulsions et ayant des fonctions à accomplir; celui de Klein elle-même, où le moi est pensé en relation aux objets internes et externes. En essayant de comprendre la pensée de Klein telle qu'elle l'exprime dans le vocabulaire de Freud, nous sommes arrivés à une impasse.

Nous soutiendrons donc que, à la suite de ça, le moi tel que conçu par Freud, soit le moi structural, ne trouve pas sa place dans l'oeuvre de Klein. Le vocabulaire qu'elle utilise est celui de Freud, mais ses idées s'y trouvent mal à l'aise et ne réussissent pas à s'exprimer pleinement.

Nous avons rejeté l'idée qu'il existe chez Klein un ça tel que décrit par Freud. Nous affirmons aussi que les conceptions du moi de ces deux auteurs ne sont pas équivalentes. Examinons donc maintenant le troisième partenaire de la triade structurale freudienne.

LE SURMOI.

Le surmoi s'est vu accorder dans l'oeuvre de Klein et de ses collègues, une attention très particulière. Les critiques de Klein y ont aussi accordé beaucoup d'intérêt.

Pour notre part nous ne nous étendrons pas longtemps à ce niveau de notre argumentation sur cette structure psychique qui se voit ébranlée par ce que nous avons dit de ses deux partenaires, le ça et le moi. Il y a toutefois certaines choses que nous aimerions préciser dès maintenant à ce propos.

L'étonnante précocité de l'apparition du surmoi a généralement été le point focal des critiques. Le surmoi chez Klein n'est plus l'héritier du complexe d'Oedipe tel que Freud et de nombreux analystes le conçoivent, mais devient une structure qui se forme dès les débuts du complexe d'Oedipe, ce qu'elle situe vers trois mois (Klein, 1932). C'est là une conception révolutionnaire qui a soulevé beaucoup de commentaires mais que Klein n'a modifiée vers la fin de son oeuvre que pour en devancer la date de formation et discrètement la séparer du complexe d'Oedipe (Klein, 1957).

De plus, chez Klein, le surmoi n'est plus formé par l'introjection du parent du sexe opposé en tant qu'instance critique et représentant de l'interdit. Il est plutôt constitué par les images des parents introjectés (1945) ou plus fondamentalement encore, par l'introjection du sein (1957a, 1957b). Ce surmoi, dont la formation relève de la position schizo-paranoïde, et donc des débuts de la vie, est formé des objets internes, non seulement les mauvais mais aussi les bons, et assume à la fois les fonctions d'un critique parfois extrêmement sadique et d'une instance protectrice et aimante.

Résumant la position de Melanie Klein, Rosenfeld écrit:

D'après (Klein), les tout premiers débuts du surmoi comportent surtout des aspects idéalisés et persécuteurs du sein, puis bientôt des aspects du pénis, et enfin, avec l'apparition

des débuts du conflit Oedipien précoce vers le milieu de la première année, certains aspects des figures Oedipiennes parentales.

Dans une brève critique de la conception kleinienne du surmoi, Lussier émet une opinion avec laquelle nous sommes entièrement en accord. Il écrit:

Il nous semble qu'avec Klein, la rigueur conceptuelle ne soit un souci à aucun degré; on y cherche en vain une distinction adéquate entre introjects et identifications, entre fantasmes inconscients en provenance des traces mnésiques et introjections. Il semble y avoir autant de surmois qu'il y a de fantasmes inconscients. Le surmoi nous y apparaît davantage comme une mosaïque éparse et en perpétuel mouvement plutôt que comme un tout fonctionnel et intégré.

C'est cette faiblesse de l'analyse structurale de la personnalité qui a soulevé les critiques depuis Waelder jusqu'à Kernberg en passant par Glover, Bibring et Jacobson entre autres. Nous devons dire que ces critiques nous semblent bien fondées et que ces auteurs ont saisi un des points faibles de la théorie de Klein.

Pour notre part, nous soutiendrons encore ici que le surmoi considéré comme une structure (une instance) relativement intégrée est étranger au véritable modèle de Melanie Klein. L'importance qu'elle accorde au surmoi dans ses travaux vient en bonne partie du fait que chez Freud, seul le surmoi se forme par introjection d'un objet. Dès lors, il apparaît que Klein, dans son désir d'être freudienne a, surtout à ses débuts, considéré tout objet introjecté comme un surmoi ou une composante du surmoi. Elle n'a jamais vraiment pu arriver à concevoir le surmoi autrement que comme un assemblage d'objets, dont certains relèvent aussi bien du moi à certains moments.

L'INCONSCIENT ET LA PREMIÈRE TOPIQUE.

Nous venons d'examiner la conception kleinienne des éléments de la deuxième topique. Si nous avons prétendu que Klein ne suit pas vraiment Freud sur cette voie, ce n'est pas parce qu'elle a préféré utiliser la première topique freudienne, comme certains auteurs ont eu tendance à le faire.

La première topique, que Freud a élaborée très tôt dans son œuvre, comprend les systèmes les plus connus de la psychanalyse: l'inconscient, le pré-conscient et le conscient. Ces trois systèmes sont utilisés par Freud jusqu'au début des années vingt pour rendre compte des différents phénomènes observés (rêves, actes manqués, lapsus, mots d'esprit...). Par la suite, ils seront mis de côté au profit de la deuxième topique pour ne réapparaître qu'épisodiquement. Dans ces derniers cas, l'inconscient, en particulier, n'est généralement plus considéré par Freud en tant que système plus ou moins organisé, mais est plutôt utilisé dans un sens descriptif, pour désigner les parties du ça, du moi et du surmoi qui ne sont pas accessibles à la conscience.

Dans son œuvre, Klein suivra les derniers travaux de Freud dans son utilisation du terme "inconscient". Il sera utilisé à plusieurs reprises dans les écrits techniques dans des formules comme "entrer en contact avec l'inconscient de l'enfant". Mais nous pouvons affirmer que même quand "inconscient" est utilisé en tant que substantif, il ne désigne pas un système, tel

que Freud le concevait dans la première topique, mais simplement, d'un point de vue descriptif, l'ensemble des contenus inconscients.

Si Klein ne suit ni la première topique, ni la deuxième, c'est qu'elle a élaboré sa propre topique sur laquelle elle continue à plaquer tant bien que mal le modèle freudien. Nous allons maintenant tenter de dégager ce qui nous apparaît être le modèle de Melanie Klein.

. .

Deuxième partie

LE MODÈLE KLEINIEN: MÉCANISME ET PHÉNOMÉNOLOGIE:
POINT DE VUE PHÉNOMÉNOLOGIQUE. .

Le second modèle que nous pouvons retrouver dans œuvre de Klein, et qui constitue ce que nous considérons comme le véritable modèle kleinien, ne peut qu'avec difficulté être cerné. Il ne fait l'objet d'aucune théorisation rigoureuse dans les textes de Klein et il est demeuré méconnu de ceux qui ont jeté un regard critique sur ses travaux.

Ce modèle typiquement kleinien s'articule autour de la notion de "monde interne". C'est ce concept que nous allons maintenant explorer en commençant par en étudier les éléments.

.

LA NOTION D'OBJET

La notion d'objet en psychanalyse a été à la source de nombreux développements et a acquis une importance qui va grandissante. Ce sont principalement les analystes qui ont abordé les troubles psychotiques et ceux de la prime enfance, qui ont porté l'accent sur ce concept. À tel point que l'on parle communément aujourd'hui des théories de la relation objectale pour faire référence aux travaux de Balint, Winnicott, Fairbairn et plusieurs autres. Il est rare maintenant d'entendre ce terme pour désigner les travaux de Klein.

Si nous retournons à œuvre de Freud, la notion d'objet est présente, mais elle revêt un sens particulier. L'objet est avant tout objet de la pulsion et est par là différencié de la source et du but. D'autre part, lorsque Freud parle d'un objet d'amour, il désigne généralement une relation entre le moi et un objet pris dans sa totalité, une personne entière, réelle, même si cette personne peut être soi-même, comme dans le choix d'objet narcissique.

Parler d'objet implique aussi, surtout dans l'étude de œuvre de Klein, d'aborder la notion d'objet partiel. Ce concept est peu présent chez Freud. Dans les "Trois essais sur la théorie de la sexualité", les objets partiels (sein, pénis, excréments...) sont mis en relation avec la pulsion partielle. Nous retrouvons trace de cette conception dans quelques autres textes de Freud, mais cette notion est peu développée.

C'est avec les travaux de Karl Abraham et tout particulièrement avec son "Esquisse d'une histoire du développement de la libido basée sur la psychanalyse des troubles mentaux" (1924) que l'objet partiel acquiert une place de plus en plus importante dans la compréhension du psychisme humain, surtout en ce qui touche à la pré-généralité. La théorie d'Abraham est génétique et l'objet partiel occupe une place dans le développement entre un stade anobjectal et la relation à l'objet total.

Même si Klein a été fortement influencée par Abraham, sa conception de l'objet, et de l'objet partiel, est bien différente. L'objet, total ou partiel, se voit accorder une existence propre, il éprouve des sentiments (amour, haine, jalousie, envie...) et il est souvent actif (persécute, protège, attaque, défend, vide...). Un tel objet est en quelque sorte un "autre sujet". Mais, ce qu'il est primordial de noter, c'est que chez Klein, l'objet n'est plus vu en tant que corrélatif réel de la pulsion, mais en tant qu'objet fantasmatique imaginé ou halluciné, plutôt que perçu. C'est ce qui a fait dire à Pasche "qu'il ne s'agit jamais dans œuvre kleinienne que de pseudo-objets.

Nous touchons ici un des points obscurs de la théorie de Klein. Sa conception de l'objet, différente de celle de Freud, explique que pour elle narcissisme ou la phase auto-érotique de Freud est contemporaine de la relation au sein et aux autres objets (Klein, 1952c). Bien que nous reviendrons sur ce point, nous pouvons déjà émettre l'opinion que les premières relations que le nourrisson entretient avec ses objets sont essentiellement narcissiques, l'objet étant indifférencié du soi et doué de caractéristiques que l'enfant projette sur lui.

L'objet, qui avec Klein devient un objet fantasmatique, occupe la place centrale de la clinique kleinienne. Nous aborderons donc maintenant la notion de fantasme et son rapport à la réalité.

LE FANTASME.

Beaucoup de choses ont été écrites à propos de l'importance du fantasme dans œuvre de Klein. Du côté des kleinien, c'est Susan Isaacs qui a fourni le texte de base sur ce sujet, lorsqu'en 1943-1944, lors des "Controversial discussions", elle a présenté son article "Nature et évolution du phantasme".

Les idées principales contenues dans ce texte sont groupées autour d'une sorte de postulat de base de la théorie kleinienne: le fantasme est au centre de la vie psychique. Susan Isaacs (1943-1944) écrit:

L'étude des conclusions qui se dégagent de l'analyse de jeunes enfants conduit à l'idée que les phantasmes sont le contenu primaire des processus psychiques inconscients. Freud n'a pas formulé son opinion sur ce point en termes de phantasmes, mais on peut voir que cette formulation est dans la ligne essentielle de ses découvertes.(p. 79)

Elle poursuit plus loin:

Selon l'opinion des auteurs de ce livre, cette "expression psychique" de la pulsion est le phantasme inconscient. Le phantasme est avant tout le corollaire mental, le représentant psychique de la pulsion. Il n'y a pas de pulsion, pas de besoin ni de réaction pulsionnelle qui ne soit vécu comme un phantasme inconscient. (p. 79)

Susan Isaacs élargit toutefois le champ du fantasme en ne le limitant pas à être le représentant-représentation de la pulsion seulement. Elle écrit encore:

Toutes les pulsions, tous les sentiments, tous les modes de défense sont vécus dans des phantasmes qui leur confèrent une vie psychique, et révèlent leur direction et leur

intention. Un fantasme représente le contenu particulier des besoins ou sentiments... qui dominant le psychisme à un moment donné. (p. 80)

Par ces citations, nous désirons démontrer que bien que Susan Isaacs, comme Klein, tente de relier ses idées à celles de Freud en prétendant qu'il a peut-être voulu dire ceci ou cela, c'est véritablement un nouveau modèle du psychisme qu'elle expose. Pour Freud, la pulsion est en quelque sorte la base de toute la théorie. Chez Klein, la clinique auprès des enfants et aussi une certaine tournure d'esprit propre à cette femme, ont fait que l'attention a été portée sur le fantasme. La tentative de relier les deux théories en posant le fantasme comme représentant de la pulsion est insatisfaisante à notre point de vue.

Il est vrai que chez Klein, la pulsion est toujours représentée par un fantasme, au point même que la pulsion ne se voit pas accorder une existence propre hors de son expression fantasmatique. Mais, il est aussi vrai que le fantasme englobe bien plus que la pulsion; il comprend aussi les affects, les désirs, les sentiments et même les objets. Le fantasme est le seul contenu du psychisme qui, ce qui ne simplifie pas les choses, est aussi conçu comme un fantasme, celui d'un monde interne. Chez Klein, le psychisme n'a plus aucune correspondance avec le cerveau.

C'est cette toute nouvelle façon de penser, qui s'inscrit dans un mouvement plus global propre à notre siècle, qui est la clef de toute œuvre kleinienne. Klein a abordé le fantasme en acceptant d'y accorder autant, sinon plus, de réalité qu'à une prétendue "réalité" objective ou matérielle. C'est pour cette raison que plusieurs auteurs ont prétendu qu'elle négligeait l'environnement et la "réalité" dans sa clinique et dans sa théorie. C'est, à notre opinion, le résultat d'une certaine incompréhension de la pensée de Klein. Elle ne nie en aucune façon l'importance des expériences réelles de l'enfant dans son environnement; seulement, ce qui l'intéresse, c'est la perception subjective que l'enfant a de ces expériences. Prétendre qu'elle néglige l'environnement, c'est minimiser injustement son apport à la connaissance de l'être humain.

De nombreux auteurs se sont attachés à décrire l'environnement de l'enfant d'un point de vue réel et plus ou moins objectif (Piaget, Gessel...), mais leurs travaux sont peu efficaces tant dans le traitement psychologique des enfants que dans la compréhension de la subjectivité propre à chaque être humain. À nos yeux, les deux types de travaux vont ensemble, les uns montrant l'environnement de l'enfant et son comportement observable, les autres, en en donnant sinon le sens, du moins un sens possible.

Ce sont d'ailleurs des kleiniens qui ont introduit la pratique de l'observation systématique de la relation mère-enfant dans la formation des analystes en Angleterre. Ces travaux d'observation du nourrisson ont apporté beaucoup à la théorie kleinienne.

Si nous regardons du côté de la psychologie génétique, il est frappant que le mouvement continu de projection et d'introjection que Klein utilise comme base du développement n'est pas sans nous rappeler les idées de Piaget sur l'assimilation et l'accommodation dans le développement cognitif. L'assimilation piagétienne constitue d'une certaine façon, une projection sur l'objet de caractéristiques venant d'une autre expérience de l'enfant. L'accommodation constitue la voie de retour, semblable en cela à l'introjection. L'équilibre entre l'assimilation et l'accommodation détermine l'adaptation à la réalité. De la même façon, chez Klein, l'adaptation se fait par le jeu du mouvement de va et vient de l'introjection et de la projection. Bien que la valeur et la pertinence de l'établissement d'un parallèle entre ces deux

théories issues de contextes bien différents soient bien relatives, nous pensons que la théorie kleinienne est en psychanalyse une de celles qui tiennent le plus compte du développement de l'enfant. Nous sommes conscient qu'une telle prise de position va à l'encontre de l'opinion générale, excepté peut-être Petot et quelques kleinien. Développer cette thèse ici serait trop long, aussi devons nous garder cette question en suspens.

Avant de poursuivre sur le modèle kleinien d'un monde interne, nous voulons seulement donner quelques éclaircissements à propos des fantasmes attribués à l'enfant par Klein. La complexité des fantasmes décrits à propos de la position schizo-paranoïde a rebuté une grande quantité des lecteurs de Klein. Ceux-ci ont souvent prétendu que le matériel retrouvé avec des enfants de trois ans ou plus en analyse ne justifiait pas de l'attribuer au nourrisson. Cette sous-estimation de la régression aurait amené Klein à élaborer une théorie où le nourrisson se voit muni d'une pensée d'adulte.

Nous soutiendrons le contraire: c'est en raison même de la prématurité spécifique, de l'état de détresse et de dépendance prolongée du petit d'homme que se justifie la complexité des fantasmes du nourrisson et de l'être humain en général. Lebovici et Diatkine soulignent que:

Mme Klein a souvent écrit et encore plus souvent répété au cours de conversations que nous avons eu le privilège d'avoir avec elle que ces fantasmes précoces étaient exprimés par nous, dans notre langage d'adultes, alors que l'enfant doit les vivre au stade encore ineffable de sa pensée.

Paula Heimann écrit aussi à propos des fantasmes:

The words which we use when we wish to convey their contents and meaning, are a foreign element but we cannot do without it--- unless we are artists.

Ces citations donnent raison à Éric Laurent qui, en termes lacaniens, exprime l'idée que Klein "symbolise" l'"imaginaire".

Susan Isaacs et à sa suite Hanna Segal, soutiennent que, au début surtout, le fantasme prend source dans un vécu, une sensation physique, une fonction corporelle. La complexité du fantasme vient de l'inaptitude du nourrisson à saisir avec discernement les objets et les sensations. Piera Aulagnier a exprimé en ce sens un matériel proche de celui élaboré par Klein et démontre l'étayage du fantasme sur les processus physiologiques. Si l'enfant était capable de percevoir la réalité telle qu'elle est, la vie fantasmatique serait considérablement restreinte et ainsi, la pensée serait fortement diminuée dans sa diversité.

Mais revenons à notre tentative de cerner le modèle kleinien. Nous venons de parler de l'importance du fantasme, voyons comment nous pouvons nous figurer le modèle de la pensée selon Klein.

LE MONDE INTERNE.

En abordant l'étude du monde interne tel que conçu par Melanie Klein, c'est au cœur de son modèle théorique que nous plongeons. Ce monde interne que Meltzer et Harris proposent d'appeler "la scène de l'élaboration du sens" est la clef de la compréhension de la clinique et de la théorie kleinienne.

Freud ne s'est jamais autant approché de la conception d'un monde interne que dans son analyse des "Mémoires d'un névropathe" de Schreber (1903), en particulier à propos de la destruction du monde dont parle Schreber. Dans le texte qu'il consacre aux mémoires de Schreber, Freud (1911b) écrit:

La fin du monde est la projection de cette catastrophe interne, car l'univers subjectif du malade a pris fin depuis qu'il lui a retiré son amour. (p. 314)

Il poursuit à propos du délire:

Et le paranoïaque rebâtit l'univers, non pas à la vérité plus splendide, mais du moins tel qu'il puisse de nouveau y vivre. Il le rebâtit au moyen de son travail délirant. Ce que nous prenons pour une production morbide, la formation du délire, est en réalité une tentative de guérison, une reconstruction. Le succès, après la catastrophe, est plus ou moins grand, il n'est jamais total; pour parler comme Schreber, l'univers a subi "une profonde modification interne". (p. 315)

Les travaux sur le deuil ont amené Freud à parler d'un objet interne, mais même s'il est venu près à certains moments d'aborder un tel modèle, il ne l'a jamais fait. Pourtant, il a parfois évoqué, comme il l'a fait dans le cas de Schreber, l'existence d'un monde interne ou d'une "autre réalité". À propos de "La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose" (1924c) et du remplacement de "la réalité indésirable par une réalité plus conforme au désir", Freud écrit:

La possibilité en est donnée par l'existence d'un monde fantasmatique, d'un domaine qui jadis, lors de l'instauration du principe de réalité, a été séparé du monde extérieur réel, depuis quoi, à la façon d'une "réserve", il a été laissé libre par rapport aux exigences de la réalité de la vie. (p. 302)

Il poursuit en revenant sur les différentes pathologies:

Mais le nouveau monde extérieur fantasmatique de la psychose veut se mettre à la place de la réalité extérieure; celui de la névrose au contraire aime à s'étayer... sur un fragment de la réalité..., lui prête une importance particulière et un sens secret que, d'un terme pas toujours approprié, nous appelons symbolique. (p. 303)

Ces citations ne visent pas à démontrer que Freud était d'accord d'une quelconque façon avec Melanie Klein, mais plutôt que sa clinique, surtout lorsqu'il était question de la psychose, lui avait fait entrevoir cette possibilité. Mais, pour le théoricien de formation médicale qu'était Freud, une telle conception du psychisme ne pouvait s'imposer à son esprit. Comme l'écrit Meltzer:

It took somebody like Mrs Klein, listening to little children talking about the inside of their mother's body with absolute conviction as if it were Budapest or Vienna, as an inner world, and that it is not just allegorical or metaphorical, but has a concrete existence --- in the life of the mind, not the brain.

Si la conception kleinienne d'un monde interne ne prend de l'ampleur qu'à partir des années trente, et surtout à la suite du renouveau inauguré par "Contribution à l'étude de la

psychogénèse des états maniaco-dépressifs" (Melanie Klein, 1934b), nous pouvons en retrouver trace dans les cas d'Erich-Fritz, de Rita, de Félix et des autres enfants analysés entre 1920 et 1934.

En adoptant ce modèle que nous qualifions de phénoménologique, Melanie Klein franchissait une barrière importante en psychanalyse. Elle délaissait le cerveau, les neurones et les neurotransmetteurs pour accorder une réalité au fantasme. Toutes ses descriptions cliniques partent du point de vue que pour le patient, le fantasme a préséance sur la réalité, que le fantasme est plus "réel" que la réalité.

Par ses travaux, et probablement parce qu'elle ne s'est pas intéressée aux implications philosophiques de son œuvre, Melanie Klein a délaissé une science baconienne au profit d'un modèle que plusieurs rapprochent de la pensée de Platon. Meltzer et Harris écrivent par exemple:

Le premier de ces changements constitue ce que l'on pourrait appeler une modification philosophique vers une orientation platonicienne tendant à considérer que toute signification tire son origine des relations internes et se trouve secondairement déléguée ou transmise au monde extérieur pour conférer un sens aux relations externes d'ordre émotionnel. De la sorte, Mrs Klein donna une signification nouvelle et très concrète au fantasme en tant qu'expression fidèle des relations concrètes entre les objets internes et les parties du self.

Si l'on tente de définir ce qu'est le monde interne, on se heurte à deux difficultés: il est mal aisé de concevoir ce monde et de plus, en parler d'une façon intelligible ne va pas de soi. Nous allons tout de même tenter de préciser ce concept malgré l'ambiguïté que cela peut entraîner.

Dès 1939, Brierley s'interrogeait sur le statut de l'objet interne: s'agit-il d'un objet imaginaire, d'un objet mental ou d'un objet imaginé être interne? En 1941, Alix Strachey publie ses "Remarques sur l'emploi du mot "interne"" où elle souligne à son tour l'ambiguïté du sens de ce mot en psychanalyse et en particulier dans l'œuvre de Melanie Klein qui l'utilise fréquemment. Elle souligne qu'"interne"" peut vouloir dire "mental" (un état intérieur), "imaginaire" (rêverie, aventure intérieure), ou "imaginé être à l'intérieur" (un objet interne qui lui ronge l'estomac).

Dans son article, Strachey constate que chez Melanie Klein, les deux derniers sens sont souvent confondus. Ce qui est imaginaire est postulé être à l'intérieur du psychisme, même si rien de précis ne permet d'inférer une telle situation. Pour notre part, nous sommes en accord avec Strachey sur ce point, mais nous pensons qu'il ne s'agit pas là du fruit de la confusion. C'est, croyons-nous, un biais théorique du modèle de Melanie Klein que le fantasme est toujours relié au monde "imaginé être à l'intérieur". Ce biais théorique n'est pas le fait d'un postulat arbitraire mais plutôt de l'expérience répétée de l'analyse avec de jeunes enfants et des patients fortement perturbés. Dans son expérience clinique, Melanie Klein a découvert que ce qui est "imaginaire" est, en dernière analyse, relié au monde interne, "imaginé à l'intérieur".

Thomas Ogden a abordé ce problème en se questionnant sur le statut de l'objet interne tant chez Melanie Klein que chez Fairbairn, Winnicott et Bion. Il expose ainsi sa conception:

It is the thesis of the present paper that the "internalization" of an object relationship involves a splitting of the ego into parts that when repressed constitute internal objects which stand in a particular uncounscious relationship to one another.

Il ajoute:

It will further proposed that the internal objects be thought of as dynamically uncounscious suborganizations of the ego capable of generating meaning and experience, i.e. capable of thought, feeling and perception.

Le lien qu'Ogden établit entre la conception de la personnalité selon les instances freudiennes (ça, moi et surmoi) et selon Melanie Klein (objets internes, parties du self) est intéressant mais il nécessite une conception du moi quelque peu modifiée. Il la définit ainsi:

The term ego will be used to refer to an aspect of personality capable of generating conscious and uncounscious psychological meanings including perceptual meanings, cognitive meanings, emotional meanings, etc.

Pour revenir aux propos de Brierley et de Strachey , nous pouvons dire que l'objet chez Melanie Klein est bien imaginé être à l'intérieur du corps et qu'il ne s'agit pas seulement d'une formule métaphorique. Nous n'insisterons jamais assez sur le fait que les kleiniens accordent une grande réalité au fantasme et que pour eux, les bases neurologiques du psychisme ne sont d'aucun intérêt, comme ce l'est d'ailleurs pour les enfants eux-mêmes. C'est une des conséquences de leur position plus ou moins volontaire de faire de la psychanalyse une science descriptive et non une science explicative.

Les travaux sur l'hypochondrie sont une bonne source de renseignements à ce sujet. Rosenfeld nous éclaire à propos du monde interne:

Melanie Klein attire toujours notre attention sur le lien très étroit entre les sensations physiques et les fantasmes inconscients. D'après elle, par exemple, le nourrisson peut attribuer les sensations provoquées par la faim à une mauvaise mère ou à un mauvais sein interne et ce sont des expériences de ce genre qui contribuent à expliquer la manière concrète dont le nourrisson vit ses fantasmes internes. Ceci expliquerait que le nourrisson vive souvent des angoisses psychiques dans son corps.

L'idée d'un monde interne concerne, surtout au début de œuvre de Melanie Klein, l'intérieur du corps de la mère que l'enfant veut explorer, envahir, vider ou détruire. À cette époque, le monde est à l'intérieur de la mère et Melanie Klein, dans sa clinique, semble considérer les persécuteurs comme externes. Mais, cette situation allait changer rapidement, si bien qu'en 1932, elle écrit à propos d'un patient:

L'analyse permet de découvrir dans sa crainte du "mauvais" contenu de son corps, le principal obstacle à ses facultés créatrices.

Le monde interne et le conflit en viennent donc à être situés, dans la théorie kleinienne, à l'intérieur du nourrisson. Winnicott fait remarquer le caractère relatif d'une formulation telle que "objet interne" en faisant référence au nourrisson puisque chez celui-ci, l'intérieur et l'extérieur, comme le soi et le non-soi, ne sont pas encore différenciés. Toutefois, nous croyons qu'il est nécessaire de ne pas être trop strict dans notre compréhension. C'est

précisément cette confusion entre l'intérieur et l'extérieur qui est responsable du caractère bizarre de tous ces fantasmes que la psychanalyse s'efforce de traduire en pensée logique. Ces objets et ces parties de soi dont les caractéristiques sont confondues forment ce monde interne, monde fantasmatique qui, au cours du développement, vient à être différencié du monde "extérieur".

L'importance de l'identification projective au cours de la position schizo-paranoïde s'explique d'ailleurs en partie par cette indifférenciation du soi et du non-soi. Le monde chaotique décrit par Melanie Klein comme étant celui du nourrisson démontre bien l'inaptitude qu'elle lui reconnaît à discriminer l'objet du soi, la réalité dans ses variations souvent subtiles et ainsi les sentiments et les actions "réels" de l'objet.

Nous tenterons maintenant de préciser ce qu'est le monde interne. Tout d'abord, si ce monde est interne, il faut en déterminer le contenant. Cette question ne s'est pas posée comme telle chez Melanie Klein puisqu'elle désignait aussi bien le ventre de la mère que le psychisme de l'enfant comme contenant. Ce n'est qu'avec les travaux d'avant-garde de Bion et aussi d'Esther Bick qu'une première réponse semble se dessiner.

Il nous faut d'abord rappeler que chez Melanie Klein, il n'est plus vraiment question d'une topique comme l'entendait Freud, mais plutôt de ce que Meltzer a appelé une géographie du fantasme. Dans cette optique, il est possible de comprendre l'idée avancée par ces auteurs que le contenant du monde interne est formé par l'introjection du sein, en ce que ce sein a su se montrer capable de contenir les émotions ressenties par le nourrisson et placées dans le sein par identification projective. C'est donc la capacité de la mère à faire face aux angoisses de l'enfant, à contenir la pensée chaotique du nourrisson, qui permet l'établissement d'un monde à l'intérieur du sein qui pourra être introjecté pour former le noyau (Melanie Klein, 1957a) ou le contenant du psychisme. Les récents travaux de Meltzer sur l'autisme infantile semblent confirmer que l'introjection d'un sein ayant une capacité de contenir est nécessaire à l'établissement d'un monde interne et par conséquent, au développement du psychisme et de la possibilité de penser.

Les éléments que contient le monde interne sont nombreux et variés. L'élément central est le sein, puis le pénis, la mère, le père, les bébés (fantasmés dans le ventre de la mère), les fèces, l'urine, le lait, et ainsi de suite. Dans ce monde cohabitent les objets partiels et les objets totaux, des aspects clivés de ces objets et des parties du soi. Il ne s'agit donc pas seulement d'un monde d'objets, il y existe aussi des représentations de soi. Tous ces éléments se voient accorder une sorte de vie indépendante et ils agissent dans les fantasmes du sujet comme s'ils avaient chacun des buts et une volonté propre.

Nous sommes bien conscients que le modèle du psychisme que nous exposons ici et que nous croyons être celui de Melanie Klein, rebute à première vue par son aspect mythique. Il s'agit à l'évidence d'une pure construction, d'un fantasme en quelque sorte et nous y recherchons vainement des relations causales. De plus, avec cette conception d'un monde interne, la pensée humaine apparaît dans toute sa complexité, sa relativité et son équivoque, rien pour attirer les scientifiques.

Le modèle kleinien a un certain accent mythologique. Meltzer n'hésite pas à parler à propos de ce modèle de "a quasi-theological system in which internal objects have the significance of deity". Les ressemblances avec l'Olympe grec ou le Panthéon romain sont nombreuses et intéressantes. Nous sommes prêts à affirmer que Melanie Klein a établi un modèle du

psychisme qui, nous l'avons dit, quitte le territoire de la science pour aborder celui d'une sorte de mythologie se rapprochant parfois d'une mystique.

Cette mythologie que Melanie Klein explicite est en fait celle des enfants, celle que nous avons tous plus ou moins partagée. Melanie Klein, sans vraiment s'en rendre compte, il est vrai, a dans une grande mesure dégagé la psychanalyse de ses sources médicales pour en faire une sorte de phénoménologie de l'inconscient, plus préoccupée qu'elle était de rechercher le sens des choses que leurs causes. Une telle attitude ouvre la porte à de nombreux développements très créateurs que seule l'expérience clinique permet de juger.

La validité du modèle kleinien ne peut être établie une fois pour toutes. Nous croyons que ce modèle est d'une grande utilité clinique en autant que cette théorie demeure à l'intérieur de ses limites et dans le champ qui lui est propre.

LA THÉORIE DES PULSIONS ET LE PROBLÈME DE L'ANGOISSE

Melanie Klein a souvent été considérée comme étant celle des analystes qui a appliqué le plus systématiquement la théorie freudienne des pulsions de vie et de mort. En fait, fort peu d'analystes ont accepté ces idées de Freud qui restent encore très controversées. Ferenczi a peut-être été un des plus enthousiastes dans l'utilisation du dualisme vie-mort mais, à l'époque où Klein l'a connu, ces idées n'avaient pas encore vu le jour.

Au début de 1920, année de parution de "Au delà du principe du plaisir", Melanie Klein commençait son travail d'analyste sous la direction de Karl Abraham. Nous savons à quel point il fut important pour elle et combien sa vision théorique a influencé Melanie Klein. Il est intéressant de constater que Melanie Klein a eu à propos de la pulsion de mort la même attitude que son maître.

En effet, Abraham, qui était à cette époque un intime de Freud, n'a jamais utilisé ouvertement dans son œuvre la dualité vie-mort de la dernière théorie freudienne des pulsions. Dans la correspondance avec Freud, il n'en est même pas fait mention. Il est fort probable que les deux hommes ont abordé cette question en tête à tête lors du congrès de La Haye, en 1920.

Si Abraham n'a jamais utilisé le mot, il a souvent abordé l'idée. L'importance qu'il accorde aux pulsions sadiques et à l'agressivité en général, laisse à penser qu'il était peut-être moins récalcitrant que prudent devant les constructions de Freud. Melanie Klein à ses débuts a adopté une position probablement héritée de son maître. Bien qu'elle fasse une place très importante au sadisme et à l'agressivité dans ses premiers écrits, ce n'est qu'en 1933 que le concept de pulsion de mort apparaît dans ses textes en remplacement à "pulsions destructrices".

De fait, toute la théorie de Melanie Klein est construite sur un dualisme systématique où s'opposent vie-mort, amour-haine, gratitude-envie, bon-mauvais, etc. De plus, les premiers termes de chaque couple sont regroupés et il en est de même pour les deuxièmes termes. Ce lien systématique entre l'amour et la pulsion de vie et entre la haine et la pulsion de mort, Freud lui-même s'était montré réticent à l'établir. Pourtant, Melanie Klein est allée encore plus loin en reliant la pulsion de vie, par le biais de l'amour, au bon objet, impliquant par là une sorte de jugement moral, de classification entre les bons et les méchants.

Nous avons exposé depuis le début de ce texte notre opinion selon laquelle la métapsychologie kleinienne diffère de façon importante de celle de Freud. Nous pensons avoir démontré que le modèle adopté par Melanie Klein s'éloigne sur plusieurs points de celui du père de l'analyse. Nous avons aussi soutenu que ces différences de modèle expliquaient une grande partie de la confusion que soulève l'œuvre de Melanie Klein. Nous trouverons donc aussi les mêmes différences au niveau de la théorie des pulsions et de la théorie de l'angoisse.

Curieusement, avec Melanie Klein, se pose, comme le soutient Fornari, le problème d'une orientation éthique de la psychanalyse:

...elle (Klein) est arrivée à une conception "valorisée" des pulsions, qui peut être comprise comme une conceptualisation, en termes de bien et de mal, des pulsions elles-mêmes. Le bien et le mal se retrouvent ainsi étroitement liés à la symbolisation primaire de la vie pulsionnelle.

Le problème éthique a été soulevé à plusieurs reprises par Roger Money-Kyrle, un kleinien qui s'est beaucoup préoccupé de questions philosophiques et politiques. Par exemple, il prétend opérer le transfert du problème éthique de la philosophie à la science, désireux par là apporter une réponse aux questions de Platon. Dans la même veine, Melanie Klein (1942) écrit:

When the imperative: "Thou shalt not kill" (primarily the loved object), and "Thou shalt save from destruction" (again the loved objects, and in the first place from the infant's own aggression) have taken root in the mind, an ethical pattern is set up which is universal and the rudiment of all ethical systems... (p. 322)

Il est bien clair que la théorie des pulsions a subi chez Melanie Klein un glissement de sens que nous allons tenter de retracer.

Paula Heimann, exprimant le point de vue kleinien, écrit

L'expression psychologique de la pulsion de vie se trouve dans l'amour, dans les tendances constructives, dans le comportement de coopération, toutes choses qui surgissent essentiellement du désir d'union; l'expression poétique "Éros, la force qui lie", est souvent citée dans la littérature psychanalytique. La pulsion de mort s'exprime dans la haine, la destructivité et les tendances négatives, en un mot dans tous les modes de comportement qui s'opposent à l'établissement ou au maintien des liens sur le plan intra psychique, aussi bien que sur le plan social.

Les écrits les plus schématisés et les plus simplifiés présentent l'opposition vie-amour-bon et mort-haine-mauvais d'une façon systématique. Toutefois, les textes plus réfléchis (Melanie Klein, 1946, par exemple) ne présentent plus le même tableau. Les pulsions sont alors décrites comme intriquées et les valeurs positives de la pulsion de mort sont alors prises en compte. D'ailleurs, le schématisme de la pensée kleinienne s'est estompé de plus en plus avec les années, pour faire place à plus de créativité et de flexibilité dans la compréhension du psychisme.

Chez Freud, la pulsion de mort est considérée comme un fait fondamentalement biologique, une tendance inhérente à tout organisme humain. Dans l'œuvre de Melanie Klein, bien que les pulsions (de vie ou de mort) soient rattachées au biologique, soient aussi considérées comme

une donnée innée, le contexte est bien différent. Dans son modèle, que nous avons rapproché d'une phénoménologie, les conceptions neurophysiologiques de Freud prennent un autre sens, un sens plus psychologique.

Plusieurs auteurs ont, depuis de nombreuses années, tenté de traduire ce qu'ils qualifient de fable biologique chez Freud. Nous pensons que certains de ces travaux se rapprochent de la pensée de Melanie Klein sur ce sujet. Nous allons tenter maintenant de préciser notre opinion à propos de cette partie de œuvre de Melanie Klein.

Dans un travail célèbre, Jean Laplanche scrute à la loupe les textes de Freud, pour en venir à ces conclusions: il n'existe qu'un type d'énergie psychique et il la qualifie de sexuelle; cette énergie, lorsque libre ou non-liée, constitue une pulsion dite de mort, dans son désir anarchique d'anéantir toute tension; lorsque cette énergie est liée, elle constitue ce que nous nommons la pulsion de vie. Cette thèse de Laplanche nous apparaît utile dans notre compréhension de la théorie de Melanie Klein.

En effet, le lien qu'elle établit entre la pulsion de mort et l'envie (Melanie Klein, 1957a) va, croyons-nous, dans ce sens. La haine est alors conçue comme une frustration ressentie par le nourrisson désirant obtenir toutes les satisfactions qu'il fantasme et que l'objet garde jalousement. Ce que le nourrisson désire alors, c'est ce qu'il croit que l'objet possède: la jouissance totale et absolue.

Dans ses travaux, Freud a souvent opposé le principe de réalité et le principe de plaisir. Mais, à partir de 1920, il allait ajouter un élément. Dans "Le problème économique du masochisme" (1924a), Freud écrit:

Nous obtenons ainsi une courte mais intéressante série de rapports: le principe de Nirvâna exprime la tendance de la pulsion de mort, le principe de plaisir représente la revendication de la libido, et la modification de celui-ci, le principe de réalité, représente l'influence du monde extérieur. (p. 288)

Si maintenant nous acceptons l'idée de Laplanche qu'il n'existe qu'une seule énergie psychique qu'il qualifie de sexuelle, nous arrivons à l'idée que cette énergie suit au moins trois stades dans son développement. Schématiquement, nous pouvons penser que, à l'origine, il n'existe à toute fin pratique qu'une pulsion sexuelle agissant selon le principe de Nirvâna. La tendance du nourrisson est alors d'annihiler toute excitation selon un principe absolu de "tout ou rien" ou encore de vie ou de mort. Ne rien ressentir est alors le but ultime de l'existence, un état de satisfaction absolue.

Cet état que nous dirons dominé par la pulsion de mort prédomine au début de la vie, mais ne peut qu'être un état passager, quasi mythique, au cours duquel le nourrisson fait face à une totale non-intégration, un état en quelque sorte de non-existence.

Mais l'être humain ne peut se maintenir longtemps dans un tel état et l'excitation provenant de l'intérieur ou de l'extérieur ne peut tarder à se produire. L'enfant éprouve alors un état de catastrophe que seul l'objet peut soulager. Le sein, vécu comme un bon objet, forme alors le premier noyau du moi, le tout premier éveil à la réalité, le tout premier lien, la première expression de la tendance du moi à lier.

La répétition de l'expérience de tension suivie de la satisfaction amène l'établissement du principe de plaisir, où le nourrisson accepte graduellement le plaisir procuré par la satisfaction même si elle n'est pas aussi totale et immédiate qu'il le désire.

Le glissement que nous pouvons apercevoir dans la théorie de Melanie Klein nous amène d'une conception neurophysiologique de la pulsion à une théorie basée sur une relation de satisfaction-frustration. Mais, plus encore, c'est une dialectique de l'amour et de la haine que sous-tend l'œuvre de Melanie Klein. Le but de la vie, c'est la victoire de l'amour sur la haine.

L'amour chez Klein est fortement en relation avec la satisfaction apportée par l'objet et la capacité du nourrisson d'éprouver de la gratitude envers son objet "bon". En ce sens, nous comprenons, à l'exemple de Petot, l'affirmation selon laquelle l'enfant a une pré-conception du bon sein, donnée que Melanie Klein dit biologiquement innée, comme une indication que le nourrisson est de façon innée orienté vers le sein, et non plus seulement vers la satisfaction orale, comme Freud le pensait. Retournons à ses textes. En 1952, dans un texte intitulé "En observant le comportement des nourrissons", Melanie Klein écrit:

Mon travail psychanalytique m'a amenée à penser que le nouveau-né sent inconsciemment qu'il existe un objet d'une bonté sans pareille...et que cet objet est le sein de la mère. Le fait qu'au début de la vie postnatale il existe une connaissance inconsciente du sein, et que l'enfant ait l'expérience de sentiments à l'égard du sein, ne peut être conçu que comme un héritage phylogénétique. (p. 249)

Elle écrit plus loin:

Ceci impliquerait que la tétine du biberon ne peut pas remplacer pleinement le mamelon désiré, que le biberon ne peut avoir l'odeur désirée, ni la douceur, ni la chaleur du sein maternel. (p. 250)

Nous croyons, avec Petot, que ces citations, si on les replace au sein de la théorie entière et si on les met en correspondance avec l'article sur le sevrage (1936), démontrent que le nourrisson n'est pas seulement à la recherche du plaisir oral, mais plutôt qu'il est, pour reprendre le terme de Fairbairn, "object seeking". Cette idée entrevue par Klein quelques années avant les travaux de Harlow et Bowlby n'est pas systématiquement développée. Elle est même passée inaperçue aux yeux de nombreux critiques pourtant vigilants.

Dans un texte consacré à la théorie kleinienne des pulsions, James Grotstein s'applique à départager les théories de Freud et de Klein. Le point qui retient son attention en particulier, c'est le lien qui s'établit, dans la théorie kleinienne, entre la pulsion et l'objet. Il y écrit:

The kleinian point of view...borrows more Abraham's concept in which instinctual development was coexistent with the development of object relations. Abraham's object relations theory reflects the immediacy of connection between the instinct and the object.

Il poursuit plus loin:

The kleinian infant is a whole infant who urgently needs mother for nutrition, evacuation, and for holding. These are primary biological survival needs. In no conceivable way is sex one of them.

Cet embryon d'une théorie strictement axée sur la relation à l'objet n'a pas été développé comme tel par la suite par Melanie Klein. La relation entre l'amour et la haine pour l'objet, qu'elle affirmera être liée à la théorie des pulsions de vie et de mort de Freud, est demeurée la clef de voûte de la théorie. La capacité d'aimer et de haïr, la possibilité de discerner l'un de l'autre sentiment et de tempérer la haine par l'amour, voilà selon Melanie Klein (1960b) les critères de la santé mentale.

Dans les articles sur les pulsions de vie et de mort écrits par des auteurs kleinien, les propos tournent généralement autour de la relation entre l'amour et la haine et de la fusion et de la dé-fusion de ces sentiments. Ces auteurs sont bien moins préoccupés des sources biologiques postulées par Freud que par la phénoménologie clinique qu'implique cette théorie.

En ce sens, il est assez difficile de comprendre pourquoi Melanie Klein a tenu à affirmer si fortement son adhésion à la théorie des pulsions de vie et de mort alors même que c'est sur ce point que les critiques sont les plus sévères. C'est probablement qu'elle retrouve dans ce concept toute la force destructrice du désir d'une satisfaction absolue impossible, et de la frustration qu'entraîne ce désir, qu'elle a rencontrées dès ses débuts en tant qu'analyste d'enfant auprès de ses jeunes patients.

Melanie Klein soutiendra aussi que la haine et l'amour sont des données innées (1957a) et que par conséquent, dans certains cas, tout effort thérapeutique est voué à un échec. Elle ne précise pas très bien ce qu'elle entend par là, mais son optimisme débordant des premières années devient beaucoup plus tempéré.

Si nous abordons maintenant le problème de l'angoisse, nous pouvons tout de suite préciser qu'il est chez Melanie Klein relié d'une façon toute particulière à la théorie des pulsions. Pour Melanie Klein (1948)...

... l'angoisse provient du danger qui menace l'organisme du fait de la pulsion de mort, et j'ai (Melanie Klein) soutenu que c'était là la cause première de l'angoisse. La description par Freud de la lutte entre les pulsions de vie et de mort (qui mène à la déflexion d'une partie de la pulsion de mort vers l'extérieur et à la fusion des deux pulsions) nous orienterait vers la conclusion que l'angoisse a son origine dans la peur de la mort. (p. 258)

Freud avait pourtant écrit en 1926(b):

Mais dans l'inconscient il n'y a rien qui puisse donner un contenu à notre concept de destruction de la vie... C'est pourquoi je m'en tiens fermement à l'idée que l'angoisse de mort doit être conçue comme analogon de l'angoisse de castration et que la situation à laquelle le moi réagit est l'abandon par le surmoi protecteur... abandon qui le laisse sans défense devant tous les dangers. (p. 53)

Ce qui a amené Melanie Klein à s'opposer à Freud sur ce point, c'est la découverte qu'elle a faite au début des années 1920 que le nourrisson éprouve des désirs sadiques face à son objet et que pour s'en défendre, il projette ses désirs sur l'objet qui devient dès lors un persécuteur. Le désir d'anéantir l'objet, fruit de la pulsion de mort, fait craindre les représailles.

Dans un tel contexte, nous pouvons comprendre que pour Melanie Klein, la véritable source de l'angoisse réside dans le travail de la pulsion de mort. Ce qui reste à déterminer, c'est sa conception de la pulsion de mort, chose que nous avons déjà abordée sans vraiment

pouvoir conclure. Si toutefois la pulsion de mort peut être mise en relation avec la non-satisfaction du désir du nourrisson, nous pourrions ramener la théorie kleinienne de l'angoisse à la première théorie freudienne de l'angoisse ébauchée en 1894 (manuscrit E, in: Freud 1887-1902). C'est là un problème beaucoup trop vaste pour être développé ici.

Melanie Klein distingue, au fil de son œuvre, deux types d'angoisse fondamentaux: les angoisses paranoïdes et les angoisses dépressives, ce qui constitue l'axe principal de sa théorie. Cette opposition recouvre deux types de dangers: dans le premier cas, c'est le nourrisson qui est directement en danger, alors que dans l'angoisse dépressive, c'est la peur pour l'objet qui prédomine.

Dans ses derniers travaux, Melanie Klein (1948, 1960a) a amenuisé l'importance de la distinction qu'elle avait établie entre les deux types d'angoisses, reconnaissant des facteurs dépressifs dans les angoisses paranoïdes et un fondement paranoïde dans les angoisses dépressives. L'utilité clinique et théorique de l'opposition dépressif-paranoïde n'est toutefois plus à démontrer et les derniers travaux de Melanie Klein sont plus une ouverture de la théorie dans un sens créatif qu'une véritable remise en question.

Chez Freud, l'angoisse a toujours été un des problèmes théoriques fondamentaux. Melanie Klein a donné beaucoup d'importance à ce concept dans sa théorie, au point d'en faire un moteur essentiel du développement.

Avant de conclure sur la métapsychologie kleinienne, nous voudrions revenir sur un avertissement que nous avons fait au début de ce texte. C'est volontairement que nous avons exposé la théorie de Melanie Klein en favorisant le point de vue que nous avons qualifié de phénoménologique. Nous croyons que ce procédé a permis de dégager l'originalité de la théorie sans nous obliger à de trop longues digressions.

Notre but était de mettre en évidence que pour Melanie Klein, le souci de la cohésion théorique, en particulier au sujet de la métapsychologie, était bien secondaire. Ce qui semble important chez elle, c'est de rendre compte par sa théorisation de son expérience clinique, bien plus que de figurer un modèle très cohérent du psychisme.

Elle a emprunté à Freud les idées qui lui étaient nécessaires et, pour le reste, a formé ses propres conceptions. Sa théorie est une sorte de théorie hybride issue de plusieurs conceptions différentes de l'être humain. En ce sens, il est vrai, comme le dit Glover, que Melanie Klein mélange tout.

La confusion que l'on retrouve dans son œuvre est peut-être toutefois ce qui la rend si utile dans le travail clinique. Elle est demeurée proche dans sa métapsychologie de son travail auprès des enfants et c'est là la source de la créativité qu'elle a développée dans son œuvre et que certains de ses successeurs ont perpétuée. La rigidité de sa théorie n'est qu'apparente et bien que certains kleinien soient devenus très rigides et dogmatiques, d'autres ont su saisir la délicate subtilité de ses textes.